

L'IMMIGRATION DANS L'ŒUVRE DE LEÏLA SEBBAR

Khraibani Dalia

Université Libanaise, Faculté des lettres et sciences humaines

Liban, Saïda

Résumé

L'œuvre de Sebbar présente les conditions de vie des immigrés arabes dans le monde occidental. On relève chez certains autochtones la peur de l'Autre qui empêche tout processus d'acculturation. D'un autre côté, le malaise et la tension de l'entre-deux entraînent chez l'immigré un sentiment de non-appartenance et engendrent une crise identitaire. Face à l'enfermement dans un ghetto identitaire, des personnages médiateurs surgissent afin de transcender les divergences.

Mots clés

Immigration-identité-dialogue des cultures-Monde Arabe-Occident.

L'immigration constitue une occasion du croisement des populations et des cultures. Cette rencontre de peuples d'origines différentes, voire opposées ne s'opère pas sans difficultés. L'œuvre de Leïla Sebbar nous emporte sur le chemin de l'exil, un exil géographique, aussi un exil intérieur dans lequel le personnage se découvre à nu car il se trouve à la croisée de plusieurs cultures. Les deux romans *Fatima ou les Algériennes au square* et *Marguerite et le colporteur aux yeux bleus* qui font l'objet de notre étude présentent la problématique de l'immigration ainsi que les conditions de vie des immigrés arabes et leur intégration dans le monde occidental avec ce qu'il comprend des dissensions dans leur vie. En même temps, ces romans présentent des personnages qui dépassent le déchirement et témoignent du dialogue interculturel.

L'objectif de cette étude est d'analyser l'expérience de l'étranger en mettant l'accent sur le rapport entre indigènes et immigrés. Dans une deuxième partie, nous montrerons dans quelle mesure l'écrivain prône le métissage culturel et le dialogue avec l'autre comme remède au malaise qu'éprouve tout personnage oscillant entre deux civilisations.

1. LE RAPPORT ENTRE AUTOCHTONES ET IMMIGRÉS

Les deux romans de Sebbar que nous étudions sont peuplés de personnages immigrés en quête d'eux mêmes qui revisitent les absences d'une histoire lacunaire, brisée par la colonisation, la guerre et l'exil. Nous y évaluons le parcours psychologique chez les immigrés arabes ainsi que chez les autochtones afin de dégager trois attitudes différentes : le rejet, l'assimilation et le métissage.

D'abord, le rejet s'incarne chez les personnages qui catégoriquement n'osent pas s'ouvrir à l'autre. A travers ses textes, l'écrivaine évoque les difficultés de vivre ensemble avec différentes personnes de différentes origines et par ailleurs la possibilité de cohabiter ensemble. On constate que pour un blanc, les arabes, les noirs, les métis sont tous pareils ce qui prive chacun d'eux des traits distinctifs de leur personnalité. Les étrangers, précisément les arabes, sont repoussés parce qu'ils sont suspects du vol et du viol et sont chargés de toutes les mauvaises habitudes et de tous les maux : « ces arabes ils font des gosses, ils les surveillent pas, ils ne s'en occupent pas. Ils prennent tout à nos petits. Il faut leur apprendre à se défendre, c'est de la vermine, c'est des rats »¹ s'écrie une mère française dans *Fatima* ou les algériennes du square. Les françaises qui se baignaient à la plage « poussaient des cris » à leur vue, Gisèle de même dans *Marguerite* ou le colporteur aux yeux bleus s'est mise en garde quand elle a appris qu'un marchand arabe passait dans la cité. Cette peur de l'autre exprime une société recroquevillée sur elle-même et empêche tout processus d'acculturation, signe du rayonnement de toute civilisation. Les immigrés sont considérés comme un objet de dénégation et de sous-estimation, ils sont désignés avec des termes dévalorisants « bicots, sales, nègres, crouilles, pourriture, ordure, putain, roulure... »² qui évoquent leur marginalisation et montrent une absence d'hospitalité. On entend là une voix colonisatrice ; pour l'autochtone le peuple arabe constitue une masse homogène sans traits individuel : il « n'a droit qu'à la noyade dans le collectif anonyme »³. Certains français ferment leurs portes et leurs cœurs aux immigrés arabes, se replient sur eux-mêmes dans un élan d'égoïsme et deviennent agressifs mêmes xénophobes comme c'est le cas de Simon dans *Marguerite* ou le colporteur aux yeux bleus. Ce jeune homme qui a dû quitter La France pour participer à la guerre d'Algérie et y est retourné, ne supporte

1 Sebbar Leila, 2010 : p. 87.

2 Sebbar Leila, 2010 : p. 43.

3 Memmi Albert, 2004 : p. 176.

pas de côtoyer les saisonniers maghrébins venus travailler à la ferme de son père. Il se plaît à les humilier en les traitant avec dédain et mépris. Toujours abreuvés d'insultes, réduits au plus bas rang, ils ne sont pas réhabilités dans leur dignité d'hommes libres et sont aussi victimes de la violence : « je le tuerai, je le crèverai le salaud. Je le crèverai comme un chien »⁴, affirme Simon. Cette agressivité illustre la distance prise par le français à l'écart du monde arabe vu que les traces du colonialisme persistent dans son langage, ses actes et ses pensées. En effet, il affirme une haine raciale à tout ce qui est arabe, méprise sa langue, se méfie de sa littérature et rejette sa culture : « C'est ça ce que tu lis? Et ça te plaît? [...] Toujours des reines, des princesses, des sultanes raffinés et cruels [...]. Il faut des malheurs pour y croire »⁵, dit-il à sa femme sur un ton ironique.

D'un autre côté, le malaise et la tension de l'entre-deux entraînent chez l'immigré un sentiment de non-appartenance et engendre une crise identitaire manifeste chez certains d'entre eux qui refusent l'identité plurielle, la considérant comme une menace même une trahison à leur culture d'origine, leur religion et leur patrie. Pour les immigrés de la première génération surtout, l'intégration à l'étranger est impossible, l'oubli des racines l'est aussi, le séjour en France est insupportable, le retour au pays d'origine reste leur préoccupation majeure. L'exil leur donne le sentiment éternel d'être étrangers, déracinés et de demeurer dans un état de malaise. Aussi, baignent-ils dans une homogénéité basée sur la perpétuation des coutumes ancestrales, sur l'emploi de langue unique celle des ancêtres et sur une religion unique, l'Islam : « Ils cherchent à conserver en eux la pureté de l'origine et évitent de se mêler au monde occidental où ils vivent, ou ne s'y mêlent qu'à contre-cœur. »⁶

Le titre même du roman contenant le mot « square » est révélateur de cet enfermement dans un ghetto identitaire. Les algériennes en France vivent ensemble recluses dans le milieu traditionnel, échangent peu avec les françaises de cité et certaines d'entre elles n'arrivent jamais à s'adapter à la vie européenne et voulaient seulement « partir »⁷. Quant aux hommes éloignés du pays natal qu'ils perçoivent comme perdu, ils vont le reconstruire à partir des souvenirs qu'ils en gardent, des nouvelles qu'ils continuent de

4 Sebbar Leila, 2014 : p. 43.

5 Sebbar Leila, 2014 : p. 39.

6 <http://kinetoscope.free.fr>

7 Sebbar Leila, 2010 : p. 111.

recevoir par les membres de la famille qui y sont restés. Ils manifestent aussi une profonde appartenance au groupe, un attachement aux ancêtres et une survie inexplicable d'us et coutumes bien anciennes qu'ils s'efforcent de transmettre à leurs enfants : « Il fallait leur rappeler chaque semaine qu'ils avaient un pays, celui de leur père de leur mère, qu'ils étaient circoncis parce qu'ils étaient musulmans, ils leur parlaient de Muhamed et du Coran »⁸.

La mémoire est donc un facteur important dans l'affirmation et la préservation de l'identité culturelle de l'immigré, car « elle lui permet d'établir une origine, ainsi qu'une appartenance à un groupe spécifique »⁹. Le père de dalila est un exemple illustratif de l'homme à racine unique. En effet, il n'arrive pas à assumer la différence culturelle entre La France et le Bled, il demeure étranger, différent au niveau moral, religieux, social. En dépit de la vie commune avec les autres compatriotes algériens, en dépit aussi des souvenirs d'antan gardés dans la mémoire, la vie en Occident reste pénible. « Lui, il ne voulait pas rester ici »¹⁰, il tourne sans cesse son visage vers la patrie qui habite le cœur. Une main inconnue, puissante le ramène constamment vers la terre des aïeux où il souhaiterait s'enterrer comme pour se protéger de tous les « maux » de l'ailleurs : « Il disait qu'il ne voulait pas mourir en terre étrangère, infidèle »¹¹. Il renforce aussi « ses défenses culturelles pour résister à l'altérité menaçante que représente la société d'accueil »¹². Il tente d'appliquer sa stratégie de défense sur ses enfants, ainsi, devant les sorties de sa fille, il ne cesse de lui rappeler qu'elle doit rester musulmane. Le père de dalila est alors le double de Simon, les deux traduisent la difficulté de cohabitation avec l'autre.

Face à cette attitude d'enfermement, on retrouve, chez les enfants d'immigrés algériens dont le parcours psychologique s'oppose catégoriquement à celle des parents, l'assimilation qui signifie conversion. Leila sebbar met l'accent dans son roman sur le conflit des deux générations à l'étranger et évoque le schisme installé au sein de la famille immigrée causée par le choc des cultures. En effet, les parents ne réussissent pas à éradiquer l'influence de la culture occidentale sur leurs enfants, taher ben jelloun écrit dans cette optique : « les enfants [des immigrés] réagissent par le rejet de la

8 Sebbar Leila, 2010 : p. 124.

9 <http://bu.umc.edu.dz/theses/francais/BOU992.pdf>

10 Sebbar Leila, 2010 : p. 50.

11 Sebbar Leila, 2010 : p. 47.

12 Abou Sélim, 2002 : p. 97.

culture imposée par leurs parents. »¹³ et sélim abou note dans le même sens que ces enfants « ne sont pas susceptibles de se livrer au même bricolage culturel que leurs parents »¹⁴. Pour eux, la vie en Occident constitue une fuite du pays d'origine. La France leur offre des opportunités absentes en Algérie : la mairie leur envoie une assistance sociale, les filles trouvent la liberté et le droit d'apprendre. Pour cela, ils ne peuvent pas revenir aux pays des ancêtres, ils en ont même honte ; ils ne peuvent pas y rentrer avec ce sentiment étrange de revenir en arrière : « Ça jamais. L'Algérie, j'irai pas, je me sauverai. Je veux pas aller là-bas. Je le connais pas. Je vivrai jamais dans ce pays, c'est pas mon pays. Vous voulez m'envoyer là-bas comme en prison. Jamais, jamais »¹⁵. Les phrases négatives montrent le détachement total des jeunes vis-à-vis du pays d'origine. Ceci est dû à leur adaptation à la vie européenne et à leur attirance par la modernité : très éloignés des mœurs ancestrales, ils cherchent à s'assimiler aux Français dans la tenue vestimentaire, dans l'écoute de la musique occidentale, dans la parfaite maîtrise du français et dans le rejet de la langue maternelle. Ils relèvent le défi de l'intégration en acceptant de vivre une sorte d'assimilation. D'ailleurs, « le concept d'assimilation, d'origine biologique, évoque l'absorption. Transposé dans le domaine culturel, il signifierait que les membres du groupe récepteur éliminent radicalement leur identité ethno-culturelle pour endosser une autre identité, qu'ils cessent d'être eux-mêmes pour devenir autres. »¹⁶

Cependant, la position de la jeune Dalila diffère de celle des frères. Elle refuse d'endosser une identité unique. Elle se révolte contre les coutumes des ancêtres, s'habille à la française, s'imprègne des idées de la modernité mais elle refuse l'intégration dans un sens de soumission et d'aliénation. L'immigration ne lui enlève rien à la fierté et à l'orgueil de la race. Devant les insultes adressées aux enfants arabes, elle se bat comme « une tigresse africaine »¹⁷. Et si elle refuse à un certain moment de retourner en Algérie, ce n'est pas par déni de l'identité d'origine mais pour affirmer son refus de tout enfermement imposé aux filles là-bas. Le projet de rentrer au pays n'est pas totalement banni : « Moi, j'irai un jour »¹⁸, dit-elle. Nous pouvons en déduire

13 Ben Jelloun Tahar, 1984 : p. 150.

14 Abou Sélim, 2002 : p. 64.

15 Sebbar Leila, 2010 : p. 88.

16 Abou Sélim, 2002 : p. 66.

17 Sebbar Leila, 2010 : p. 80.

18 Sebbar Leila, 2010 : p. 62.

que dalila refuse d'appartenir à une seule racine, à une seule terre, à une seule identité.

2. LE MÉTISSAGE CULTUREL

En présentant le choc des cultures sous un aspect ténébreux, leïla sebbar appelle en même temps à l'ouverture à l'autre et fait l'éloge du métissage : « La raison ethnologique qui consiste à séparer, à classer, à catégoriser et à présenter les cultures comme des entités homogènes et closes s'oppose à la logique métisse qui renvoie à un processus d'interfécondation entre les cultures. »¹⁹.

Ainsi des cultures en présence, il ne peut jamais être question que l'une s'efface devant l'autre ou se laisse absorber par l'autre. L'écrivaine nous montre que la relation entre autochtones et immigrés peut se faire dans un sens d'harmonie et de respect. Dans *Fatima ou les Algériennes au square*, s'insurge une manifestation du métissage culturel à travers l'exemple de la famille française qui croit à l'égalité des races et a pris mustafa, le musulman comme un fils adoptif lui assurant une vie respectable et lui donnant la chance de s'ouvrir à la culture française tout en gardant son identité arabe. C'est un bel exemple de solidarité et de fraternité entre les français et les algériens.

Dans *Marguerite ou le colporteur aux yeux clairs* surgissent des personnages médiateurs qui parviennent à transcender les divergences. Marguerite est un exemple de l'acculturation et joue le rôle de médiatrice entre les deux cultures. Jeune, cultivée, belle, ouverte, épanouie telle une fleur colorée fine qui transmet son odorat partout et à tous les gens, marguerite ouvre son cœur à l'autre et sème la tolérance et l'amour. Attirée par la couleur brune et la langue étrangère, elle va à la rencontre de l'autre à l'inverse de son mari simon et fait reculer l'esprit de haine et de repli. Elle a eu la chance de s'ouvrir à d'autres cultures et à d'autres mentalités à travers les relations qu'elle entretient avec les arabes précisément sélim dont le nom évoque en arabe la paix. Leur relation commence par la danse qui ouvre la voie aux deux personnages à un véritable voyage d'amour. En effet, la danse implique deux partenaires conjuguant leurs pas et harmonisant leurs gestes pour exécuter un beau tableau. De même l'être humain n'accède pleinement à son sens humain qu'en donnant la main à l'autre, ainsi comme le fait la danseuse pour réussir une valse. La danse s'avère dans le roman comme une métaphore de la quête

19 Turgeon Laurier, 1996 : p. 386.

identitaire puisqu'elle permet à marguerite de se libérer de ses craintes et de communiquer avec l'arabe afin d'affirmer son identité plurielle. Leur amour s'inscrit dans la voix même de la langue arabe. La berceuse de la voix masculine se sert avant tout des mots arabes pour exprimer la passion à marguerite. Même si elle ne comprend pas l'arabe, elle est fascinée par l'intonation et la mimique de ses locuteurs. Dès lors, cette langue si longtemps considérée par le colon français ennemie devient source de plaisir pour la Française, elle se transmue en langue douce, agréable, mélodieuse, chaleureuse qui enveloppe la jeune femme et la rassure dans les bras de son amant.

Le choc de l'amour se révèle aussi à travers les yeux. En effet, l'échange des regards unit les contraires (yeux bleus/yeux noirs) et engendre l'harmonie et l'équilibre chez les deux personnages. Le regard lié à la transcendance et l'élévation²⁰ transporte l'être humain d'un univers engouffré dans la haine vers un monde lumineux : « Elle dit : "Tu as les yeux bleus..." Et lui : "Toi, tu as les yeux noirs et brillants comme ceux des arabes". »²¹

La clarté des yeux du jeune colporteur révèle la transparence, la pureté d'âme qui dément tous les préjugés accusant l'arabe de méchanceté. On remarque que la couleur des yeux des protagonistes ne correspondent pas à l'origine géographique de chacun d'eux, de même les traits de caractère de l'être humain ne sont pas en rapport avec sa race : tous les français ne sont pas racistes comme tous les arabes ne sont pas vulgaires. Il y a là un appel implicite à tous les hommes pour s'élever au-dessus de la couleur de peau qui les stigmatise. D'ailleurs, le titre du roman annule les stéréotypes racistes et nous fait penser à la fleur du même nom, celle-ci étant considérée dans les vieilles traditions françaises comme le baromètre de l'amour (« Je t'aime, un peu, beaucoup... »). Sebbar livre ici un message en faveur des couples mixtes et l'amour entre marguerite et sélim peut signifier un rapprochement entre le peuple français et algérien dans un désir de paix et d'oubli de tous les conflits et les affrontements depuis les croisades, passant par la colonisation et le problème de l'immigration à l'époque moderne. L'amour est capable de se frayer un passage entre les identités et d'abolir les frontières par la réconciliation entre les différentes appartenances aboutissant à la réalisation de l'union. A noter que cet amour renvoie à la vie métissée de sebbar elle-même naît d'un père algérien et d'une mère française : « Je suis née d'un croisement, je suis née de l'amour entre deux personnes qui n'auraient jamais dû se rencontrer finalement ».

20 Durand Gilbert, 1969 : p. 170.

21 Sebbar Leila, 2014 : p. 115.

3. LE SYMBOLE DE L'ORANGER

Sélim a planté pour marguerite un oranger, un fragment de son pays qui peut être considéré comme une offrande du sud au nord :

Sélim porte l'oranger jusqu'à la maison. [...]

Voilà sa terre, dit sélim.

Mais rien le protège, ni haie, ni muret, l'hiver je le mettrai dans ma chambre.

Pour l'oranger, sélim proposa de construire une véranda vitrée, ce qu'il fit.²²

Dans la vie commune de deux amoureux, l'oranger acquiert une signification importante. D'abord, l'oranger, cet arbre oriental représentatif du Sud méditerranéen est un témoignage de leur amour et du croisement positif de cultures qui s'est opéré à travers leur alliance et la formation d'un couple mixte. L'oranger « arbre de vie » est un bel exemple métaphorique du métissage culturel et correspond à la volonté d'établir des liens et des ponts entre deux univers autrefois antagonistes. Symboliquement parlant, l'oranger indique le renouvellement, tel est le cas qui gère les nouvelles relations entre immigrés-autochtones. Ensuite, l'arbre « objet religieux » chargé de forces sacrées²³ transforme le lieu où il est planté en un espace sacré : un lieu de fraternité et d'harmonie loin de tout conflit. L'appellation du domicile où abritent les deux amoureux « maison de l'oranger » connote un havre de paix. Désormais, la terre d'accueil autrefois considérée par l'immigré comme enfer devient plus hospitalière et plus clémente. Enfin, selon durand, « l'arbre est le symbole du microcosme vertical qu'[...]est l'homme »²⁴. Or, celui qui vit l'expérience du métissage est à l'image de l'arbre : fort, vivifié, ouvert...

76

4. LE SYMBOLE DE LA MER

L'eau source de vie, moyen de purification et de régénération corporelle et spirituelle provoque une métamorphose affective chez les personnages. Le symbole de l'eau est lié à celui de la mer. Dans un élan de joie, marguerite s'écrie : « pour la première fois de ma vie, je vois la mer... je suis heureuse »²⁵. En effet, la vue de la mer en compagnie de son amant la révélera faisant naître chez elle la satisfaction, la confiance et la sécurité. La mer immensité sans limites devient le lieu où marguerite

22 Sebbar Leila, 2014 : p. 110.

23 Mircea Eliade, 1975 : p. 232.

24 Durand Gilbert, 1969 : p. 93.

25 Sebbar Leila, 2014 : p. 109.

peut assumer son identité multiple et devenir l'être sans frontières, le citoyen du monde. L'être humain qui rêve d'expansion, d'ouverture, ne peut qu'aimer la mer puisque la mer s'associe au voyage, au départ, à une expansion euphorique et libératrice. Si marguerite chante la mer, c'est parce que cette étendue bleue ouverte est un tremplin favorisant le passage du nord au sud et vice versa. Son désir de la mer s'explique par sa capacité de déconstruire des horizons infranchissables. Elle se voit bien partir en algérie et vivre dans la maison que sélim construit pour elle, en d'autres termes elle est prête à se lancer dans la quête d'autres espaces et cultures afin de connaître le monde de l'étranger avec générosité. C'est un signe patent de la naissance d'une nouvelle identité à conquérir dans un déplacement. Ainsi, marguerite réussit-elle à traverser ce « no-man's land », cet espace vide qui sépare deux mondes antagonistes et devient une « traversière », c'est-à-dire « elle va de l'un à l'autre et elle est entre deux espaces étrangers l'un à l'autre »²⁶.

CONCLUSION

Dans ses textes, leïla sebbar s'empare d'un thème d'actualité lié à sa double identité. Elle rend sensible la relation entre deux cultures qui se situent dans un univers problématique et dénonce indirectement toutes les idéologies dominantes que ce soit chez les français ou chez les arabes, qui opposent, divisent, excluent en imposant l'enfermement dans un ghetto identitaire. Son œuvre devient le modèle d'une ouverture réussie à l'autre, montre l'importance du dialogue des cultures et l'acceptation des différences et fait appel à la fraternité humaine

26 Sebbar Leila, (1992), p. 70.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOU, Sélim (2002). L'Identité culturelle, suivi de Cultures et Droits de l'Homme, Beyrouth, PUI. ;
- BEN JELLOUN, Taher (1984). Hospitalité française, Paris, Seuil. ;
- DURAND, Gilbert (1969). Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Dunod. ;
- ELIADE, Mircea (1975). Traité d'histoire des religions, Paris, Gallimard. ;
- MEMMI, Albert (2004). Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur, Paris, Gallimard. ;
- SEBBAR, Leila (2010). Fatima ou Les Algériennes au square, Alger, Elyzad. ;
- (2010). Marguerite et le colporteur aux yeux clairs. Alger, Elyzad. ;
- (1992). « Les enfants de la tribu et de la République », Arabies, Tribune, n° 70. ;
- TURGEON, Laurier (1996). Transferts culturels et métissages Amérique/ Europe, XVIe-XXe siècle, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.;

SITES D'INTERNET

<http://kinetoscope.free.fr>

<http://bu.umc.edu.dz/theses/francais/BOU992.pdf>